

T.N.K.

LA *SĪRAT* JA'FAR AL-HAJIB

Contribution à l'histoire des Fatimides

L'orientaliste W. Ivanow, que ses publications placent au premier rang des historiens de l'ismā'ilisme, a donné, dans le *Bulletin of the Faculty of Arts of the Egyptian University* (1), avec la collaboration du regretté Dr. P. Kraus, du Dr. Kāmil Ḥusayn et de M. H. A'zamī, deux textes concernant les débuts de l'ismā'ilisme et de l'histoire du Mahdī 'Ubaid Allāh : l'*Istīlār al-Imām*, et la *Sīrat Ja'far al-Hājib*.

M. Ivanow a publié une traduction anglaise très soignée de ces deux textes, dans son étude très riche en documents et en commentaires : *Ismaili tradition concerning the rise of the Fatimids*. (2)

N'ayant pu jusqu'ici me procurer le texte de la *Sīrat Ja'far*, je voudrais en faire connaître et en commenter le contenu, d'après la traduction sobre et précise de W. Ivanow, qui a éclairé son texte de quelques notes utiles, en ce qui concerne notamment des noms propres pas toujours très explicites (3).

Je m'appuierai, d'une part, sur les textes et commentaires qu'Ivanow a publiés sur les débuts de l'ismā'ilisme, dont on commence à peine à soulever le voile, d'autre part, sur des recherches personnelles parmi des sources sunnites, maghrébines ou autres, qui permettent parfois d'éclairer, de compléter, d'étayer les informations ismā'ilites internes, dont certaines ne sont pas exemptes d'imprécisions et de lacunes.

(1) *Calre*, vol. IV, 1930 (publié en 1936)

(2) Publication de l'*Islamic research association series*, n° 10, Oxford 1942.

(3) La traduction occupe les pp. 184 à 223 de l'ouvrage cité de W. Ivanow, dont nous aurérons le titre arabe : *The Rise*.

La *Sirat Ja'far*, c.-à-d. la biographie (du Mahdī) écrite par Ja'far sous forme de « mémoires », raconte le séjour du Mahdī 'Ubalī Allāh à Salamiya, sa fuite vers l'Égypte, se poursuivant, à travers la Tripolitaine et le Maghreb, jusqu'à Sijilmāsa, sa délivrance et son départ pour Haqqāda, en Ifriqiya. C'est cette sorte de nouvelle hégire dont j'étudierai ici la première partie, jusqu'à son départ d'Égypte pour le Maghreb (4); l'étude de la deuxième partie fera l'objet d'un travail ultérieur.

L'auteur de ces mémoires, Ja'far, était chambellan du Mahdī. Ivanow (5), remarquant combien il évite de parler de questions doctrinales, probablement par incompetence, en arrive à douter qu'il fût lui-même ismā'īlīte. Je pense que la grande affaire de la vie de Ja'far, c'est son dévouement intégral à ses maîtres, qu'il fût chrétien, converti ou non, à l'ismā'īlisme comme beaucoup des membres de leur entourage. Les imāms choisissaient, comme serviteurs intimes, des âmes naïves et sûres, dont le dévouement de tous les instants laissait sans doute peu de place aux considérations dogmatiques ou autres. L'ouvrage fut probablement composé au commencement du règne du calife fatimide al-'Azīz (975-96). L'*Iftīdh ad-da'wa* du qāḍī an-Nu'mān y est cité; l'œuvre est donc postérieure à 957. (6)

Le récit de Ja'far est rapporté par Muḥammad ben Muḥammad al-Yamanī, sur lequel je n'ai aucun renseignement, mais qui semble bien avoir connu et Ja'far, et l'imām al-'Azīz billāh. Ce dernier, né à Mahdiyya en 955, successeur en Égypte de son père al-Mu'izz, manifesta le désir de savoir les aventures de ses ancêtres dont Ja'far avait été le témoin, et ordonna que le récit en soit mis par écrit pour en conserver le souvenir. (trad. 184-85) (7).

Al-Yamanī, qui s'appelle lui-même « *the humblest slave of Our Lord, the Imam* » (8), déclare avoir entendu ce récit de Ja'far le Chambellan qui, dès la première ligne, nous dit avoir été de quelques mois plus jeune que le Mahdī. Ce dernier, né en 873 ou 874, mourut en 934, à 61 ou 62 ans. Il

(4) Pp. 184 à 197 de la trad. d'Ivanow.

(5) Note 1, p. 41, *The Rīac*.

(6) Ivanow, *The Rīac* p. 10.

(7) C'est sous cette forme que nous donnerons les références à la traduction d'Ivanow du texte étudié.

(8) Il ne faut sans doute voir dans cette formule que l'expression de la plus grande déférence à l'égard de l'imām.

faut prêter longue vie au chambellan Ja'far, car notre texte (trad. p. 203) le met en présence à Manṣūriya du calife al-Mu'izz, qui monta sur le trône en 953. Ja'far aurait eu alors près de 80 ans. Notre homme n'est d'ailleurs pas un inconnu pour les chroniques sunnites du Maghreb.

Ibn 'Idāri déclare que le Maḥdī arriva de Sijilmāsa à Raqqūda (9) avec le ḥāfīb Ja'far ben'Alī, qu'il prit comme chambellan, fonctions que Ja'far exerça aussi sous al-Qā'im (10). Ces informations sont confirmées par al-Maqrīzī (11) et Ibn Ḥammād (12), qui ajoute qu'au cours de la campagne contre Abū-Yazīd en fuite, entreprise par le calife Isma'īl al-Manṣūr en 946, Ja'far b. 'Alī le Chambellan commandait l'avant-garde quand le calife poussa au-delà de Sāqiat-Mams (13). Enfin, le même auteur le signale comme chambellan des califes al-Manṣūr et al-Mu'izz (14). Ainsi se trouve authentifiée, en accord avec les données de la *sīra*, la personnalité de ce vieux serviteur de la dynastie, sous 4 califes successifs.

L'indication d'Ibn Ḥammād, si elle est exacte, découvre en lui autre chose qu'un simple domestique, bien que la direction d'une avant-garde n'ait sans doute nécessité que des qualités de courage et de dévouement. Ce n'est d'ailleurs pas un fait exceptionnel, dans l'histoire islamique, et même dans l'histoire, en général, que des serviteurs du palais se soient trouvés promus aux plus hautes fonctions par la faveur de leur maître.

Nous sommes toutefois obligés d'émettre quelques doutes sur l'âge que Ja'far s'attribue dans la *Sīra*. Capitaine d'avant-garde à 71 ans, encore chambellan à 80 ans supposent une exceptionnelle valeur. J'aime

(9) Ibn 'Idāri, *Bayān*, t. 157, tr. Fagnan, 218.

(10) *Bayān*, t. 218, tr. Fagnan, 300.

(11) In *Muqaffa*, ma, tr. Fagnan in *Centenario Amari*, Palerme, 1910, t. II, p. 80. Signalons ici l'importance de ce long article consacré au Maḥdī 'Uḥūd Allāh par al-Maqrīzī, et traduit par Fagnan. L'auteur s'appuie sur diverses sources sunnites : I. Aḥr. I. Ḥudūd, I. Ṣubḥīd, as-Ṣubḥī, ad-Dīnawarī, I. Raxzām, et aussi sur l'*Ḥisāb ad-Dīnawarī* du qādī lamā'ilīte an-Nu'mān.

C'est, je crois, l'exposé le plus complet, par un sympathisant non ismā'ilīte, de la question de l'origine des Fatimides et de leurs débuts, avec les textes essentiels dont cet écrivain sunnite put disposer dans son milieu et à son époque.

Pour la question si complexe des sources relatives aux débuts de l'ismā'ilisme, on se référera à l'excellent exposé de H. Lewis, *The origin of Ismailism*, Cambridge, 1901. L'ensemble des travaux de M. W. Ivanow fournit sur toutes ces questions, et sur l'ismā'ilisme en général, une documentation et des études de première valeur, où il a mis en œuvre quantité de sources lamā'ilītes jusqu'ici encore peu connues.

(12) *Histoire des Rois 'Oḥādītes*, éd. trad. Wenderheyden, Alger, 1927, t. 1, pp. 17 et 31, tr. pp. 32 et 37.

(13) *Ibid.*, t. 1, p. 25, tr. p. 43.

(14) *Ibid.*, t. 1, p. 39 et 47.

à croire que notre personnage s'est un peu vieillie par sympathie pour son maître, par une sorte de mimétisme, au demeurant assez banal dans la vie courante. Mais, même s'il s'agit de quelques années de moins que le Mahdi, et non de quelques mois, Ja'far bénéficia certainement d'une longévité remarquable.

Les mémoires de Ja'far sur le Mahdi fatimide font naturellement penser à ceux d'al-Baldaq sur le Mahdi almohade. Ces derniers, toutefois, beaucoup plus étendus et détaillés, fourmillent de faits historiques précis. Le récit de Ja'far est celui d'un vieillard qui se souvient d'événements déjà lointains. Il a été mis par écrit par un intermédiaire; à côté de scènes bien vivantes, comme il en reste dans la mémoire des vieilles gens, l'allure générale du récit est souvent voilée par des omissions et des imprécisions.

L'auteur, dressé à une obéissance aveugle, ne cherche pas à approfondir les causes des faits qui se déroulent, et qu'il accepte passivement, attentif au bien-être et à la sécurité de son maître. Il ne semble aucunement curieux des choses qui le dépassent, et le Mahdi ne lui fait guère de confidences sur ses projets.

Exagérant quelque peu son dévouement et ses services, il est, comme le remarque Ivanow (15), préoccupé d'événements intimes, d'incidents domestiques, des menus faits qui constituent la vie quotidienne; somme toute, les mémoires d'un fidèle valet, garde du corps et capitaine à l'occasion, que la dynastie garda de père en fils comme un loyal serviteur, jusqu'à son extrême vieillesse. Ce n'est point un Joinville, mais nous sommes tellement dépourvus d'œuvres de ce genre, en historiographie islamique, que nous regrettons amèrement que ces 25 pages de texte arabe ne se soient point étendues sur le règne des 4 califes qu'il servit. C'eût été, malgré le point de vue un peu étroit du narrateur, un document unique.

La *Sira* nous donne, sur la vie du Mahdi à Salamîya, quelques détails qui manquent totalement dans les sources sunnites. Rapports cordiaux avec les Hâfimites de Salamîya, richesses et biens de toutes sortes qui affluaient dans cette ville offerts par les *dd'i-s* de différentes contrées et soigneusement dissimulés, cadeaux divers dont on comblait le gouverneur (abbasside) de la ville, projettent une faible lumière sur ce noyau ismâ'îlite de Salamîya, d'où la dynastie prendra son essor. Cette petite

(15) *The Rise*, pp. 10-11 consacrées à l'étude de ce document.

ville de Syrie était devenue, dans la 2^e moitié du 9^e siècle, le centre secret d'une intense propagande ismā'īlite (16).

Le Mahdi (17), né à 'Askar Mukram, dans le Ḥuzistān, en 873 ou 874 vint résider à Salamya avec son père. Orphelin à 8 ans, selon la tradition, il fut pris en charge par son oncle, Sa'īd al-Ḥaīr. Il y avait, dans cette ville, où les marchands affluaient et s'établissaient par quartiers ethniques, une véritable colonie de Hāšimītes apparentés au Prophète et aux Abbassides. J. H. Kramers (18) pense que cette présence des Hāšimītes n'était peut-être pas étrangère au choix qu'en firent les Ismā'īlites comme centre de propagande. Le Mahdi lui-même se prévalut (19), parmi eux, de cette qualité de Hāšimīte. Sans doute aussi le souvenir des Umayyades, auxquels ce pays demeurait fidèle, peut-il avoir favorisé la propagation de doctrines alides, opposées au gouvernement abbasside. Ivanow signale d'autre part, à propos de la résidence d'un *adīf* à Ḥamā, à 20 milles de Salamya, la facilité des communications de ces régions par la route Alep-Ḥamā-Homs-Damas-Jérusalem avec l'Égypte, ce qui, d'après *l'Isṭiṭār*, était la raison majeure de ce choix (20).

Ainsi, toutes sortes de richesses, et des sommes d'argent considérables, transportées à dos de chameau, affluaient à Salamya, où on les dissimulait dans un souterrain secret (*trad.* 185-186). Le Mahdi en usait largement pour s'assurer la bienveillance des gouverneurs de la ville (nommés par les Abbassides). J'ignore si cette indication, entre parenthèses dans la traduction, se trouve dans le texte arabe (elle revient expressément à la page suivante, *fr.* p. 187), mais je pense qu'il ne faut l'accepter qu'avec réserves, car, depuis l'avènement des Ṭūlūnides, la Syrie était à peu près perdue pour les Abbassides.

C'est la période où le califat abbasside, après un siècle d'existence, s'engage, dès la 2^e moitié du 9^e siècle, sur la pente qui le conduira à la décadence. Il n'y a, en principe, aucune rupture profonde dans l'ordre

(16) Sur cette propagande, cf. les différents chapitres de l'étude d'Ivanow, *The Rise*, et particulièrement le chapitre II, ainsi que sa traduction du *Asṣir as-sufayr*, pp. 290-97.

(17) Sauf indication contraire, et en manière d'abréviation, nous désignerons ainsi quand le récit ne prête pas à confusion, 'Ubayd Allāh, premier calife fatimide.

(18) *Enc. Isl.*, s. v.

(19) *Sirat Ja'far*, loc. cit. p. 186.

(20) *The Rise*, p. 77, note 2.

établi; les bureaux fonctionnent, et l'administration maintient l'organisation théorique traditionnelle du califat.

Mais l'ascendant de la garde turque, qui aboutira, par paliers, à la toute puissance de l'émir des émirs, la réaction contre le Mu'tazilisme et le Ši'isme, la guerre contre Byzance, la terrible révolte des noirs Zenj, de 870 à 883, la naissance et l'opposition de dynasties surgies dans les provinces orientales, Tâhirides et Šaffârides, l'apparition des Tûlûnides, le danger qarmate étaient les prodromes d'une usure, d'un vieillissement irrémédiable dans un régime où les forces de cohésion primitives s'étaient disloquées en des particularismes locaux, religieux et dynastiques, entraînant un appauvrissement considérable du pouvoir central, par amenuisement et suppression des tributs versés.

Quant à la Syrie, vers la fin du 9^e siècle, elle passait au pouvoir des Tûlûnides. Le régent al-Muwaffaq, sous le calife al-Mu'tamid en proie à la guerre avec les Šaffârides et les Zenj, rompit avec Ibn Tûlûn, sous-préfet en Egypte, qui, conformément à la tradition millénaire qui veut que la Syrie fût une annexe de l'Egypte, envahit la Syrie en 878, établissant des fonctionnaires à sa dévotion dans les principales villes. Il meurt en 884, et son fils Humârawalh lui succède. Les troupes abbassides envahissent la Syrie, mais sont battues, et les Tûlûnides réoccupent le pays. Le régent al-Muwaffaq reconçoit, pour 30 ans, le gouvernement de Humârawalh sur la Syrie et l'Egypte (886).

Al-Muwaffaq mourait en 891, et le calife en 892; le nouveau souverain, al-Mu'tadid, confirma les Tûlûnides, mais fit passer le tribut versé par eux de 200 à 300.000 dinars. Il épousait la fille du Tûlûnide en un mariage d'une somptuosité devenue proverbiale. Le Tûlûnide est assassiné à Damas en 896. Intrigues et meurtre amènent son fils Hârûn au pouvoir en 897. La dynastie faiblit, et le mouvement qarmate qui se prépare va précipiter sa chute (21).

Voilà, en bref, les événements qui se déroulaient dans le Proche-Orient, à l'époque où le Mahdi séjournait à Salamya. Il bénéficiait, grâce à sa générosité alimentée par la caisse du parti, de la bienveillance des gouverneurs de Salamya qui, le cas échéant, plaidaient sa cause devant leurs

(21) On consultera l'excellent exposé de G. Wiet, in *Hist. de la Nation Egyptienne*, t. IV, *L'Egypte Arabe*, Paris 1937, p. 81 sq.

supérieurs (*trad.* p. 186). Le Mahdî conviait la population à des fêtes et festins publics, inaugurant déjà cette politique de générosité publique fastueuse, qui, par la suite, et surtout en Égypte, caractérisa le gouvernement fatimide. Ja'far nous fait, sur l'office et le sort réservé aux reliefs du festin, quelques confidences dont l'allure insignifiante de commérage domestique semble bien être une garantie de naïve sincérité.

Il y a au moins un Chrétien, dans le petit entourage du Mahdî, nommé Abū Ya'qūb al-Qahramān, le grand-père d'Abū-Ayyūb, qui sera chef cuisinier du calife al-'Azīz (22). Il est probable que beaucoup des domestiques et futurs chevaliers-servants de la dynastie furent recrutés sur place, à Salamīya ou dans les environs. Esclaves ou affranchis de races et de religions diverses montrèrent en général un dévouement sans bornes aux maîtres qui les choisirent, sans trop s'inquiéter des compétences doctrinales. Ainsi en fut-il des Kutūma et de tant d'autres Berbers en Afrique du Nord : capacités guerrières et fidélité derrière une idée, une hanière, un entraîneur, le tout récompensé par de larges profits terrestres. S'attacher des êtres capables à divers titres, mais déshérités, en les portant au premier rang, est une politique dont l'histoire nous offre bien des exemples, et que les Fatimides pratiquèrent habilement.

Ja'far prend part au mariage du Mahdî, qui, au cours d'une des cérémonies de cette petite fête, lui lance une *sabaniya* (23), probablement un foulard de soie, dont Ja'far se garnit la tête pour danser avec les femmes. De tels détails d'événements intimes furent évoqués plus tard, par les califes al-Mahdî, al-Qā'im, al-Manṣūr, al-Mu'izz. (*trad.* 187). Cette existence se déroulait dans le culte. Les *dā'īs* allaient et venaient, se chargeant de la correspondance, apportant présents, taxes, impôts du quint (*Khums moneys*). L'Imām (21) désigne le Mahdî comme son successeur, et lui fait prêter serment par tous les *dā'īs*; après quoi, il meurt.

Mais la situation se gâte. Le nouveau gouverneur de Salamīya, un

(22) *The Rise*, p. 105, note 1. L'*Islāh*, œuvre compilée sous le calife al-'Azīz (975-99), nous dit qu'il y avait près de Salamīya 24 monastères chrétiens (*trad.* Ivanow p. 101, in *The Rise*). Sur le terme *qahramān*, d'origine persane, désignant un régisseur, majordome, intendant, cf. Ibn Jubayn, *Préface*, *trad.* de Slane, t. II, p. 15 *ix*, *nr.*, Le Coze, 1284, t. I, p. 201, ou l'auteur nous dit que cet officier prit, sous les *ḡhāyid*, le titre de *hājib*.

(23) Cf. sur ce terme, l'article du S. Benohreb in *Bull. ét. arabes*, Alger, 1945, janv.-fév., n° 21.

(24) Ce terme, assez souvent et peut-être volontairement imprécis dans les textes imāmītes, désignait ici, d'après Ivanow, non le père, mais le tuteur du Mahdî. Cf. *The Rise*, p. 107, n. 2.

esclave turc désigné par Baglād (25), se mit à suspecter le Mahdī malgré ses présents, prêtant l'oreille aux calomnies des envieux, qui lui révèlent la propagande et les buts lointains du petit noyau fatimide, appuyé par d'énormes richesses (*trad.* 188). Alors, sa cupidité et ses exigences ne connaissent plus de bornes. Le Mahdī, inquiet, réussit, grâce à l'intrigue de ses *dā'īs* auprès du gouvernement central, à lui faire retirer ses fonctions à Salamīya.

Soulignons, si le fait est réel, l'efficacité de cette organisation, véritable 5^e colonne, qui réussit, à prix d'or sans doute, à se défaire de fonctionnaires aussi haut placés en intervenant auprès du gouvernement abbasside lui-même. Mais le Turc, bien informé des dessous de l'intervention ismā'īlite, se rend lui-même auprès du calife, qu'il met au courant de l'activité du Mahdī. Or, à ce moment, un mouvement insurrectionnel qarmate qui, depuis environ dix ans, s'organisait secrètement dans l'Iraq, se précise en direction de la Syrie, avec Yahyā b. Zakrūya à la tête d'une armée de Bédouins (26).

Remarquons l'expression méprisante de *hārijite* appliquée par Ja'far au chef qarmate. Le calife abbasside, soupçonnant quelque accointance entre le Qarmate et le Mahdī, qui, affirme Ja'far, n'avaient aucun rapport et ne se connaissaient même pas (*trad.* 189), donne l'ordre au Turc de devancer les rebelles vers Salamīya et d'arrêter le Mahdī. Le service des renseignements ismā'īlite, aussitôt informé, envoie messagers et pigeons voyageurs prévenir notre Imām, qui reçoit la nouvelle à temps pour préparer sa fuite (*trad.* p. 189).

Il convoque son premier *dā'ī* Firūz, père des *dā'ī's*, « Porte des portes », qui devait peu après lui fausser compagnie en Égypte. Parmi son entourage intime, qu'il convie à l'accompagner dans un voyage pour le Yaman, nous relevons les noms suivants :

(25) Bien que quelques années avant 900, le pouvoir tūlūnide ait commencé à faiblir, les Abbassides reprenant peu à peu leur autorité, la désignation par Baglād d'un gouverneur de Salamīya est assez étonnante, car le gouverneur général de la Syrie était, au moment de l'agression qarmate, Tuǧj b. Juǧf, représentant le tūlūnide Hārūn b. Hūmūrāwāh. Or, les Tūlūnides désignaient leurs propres fonctionnaires. Salamīya échappait-elle à cette règle ? Y a-t-il confusion dans la mémoire de Ja'far, ou sommes-nous mal informés de ce qui se passait alors en Syrie ?

(26) Sur cette invasion qarmate de la Syrie, dont bien des détails sont obscurs, et sur ses conséquences possibles sur la fuite du Mahdī, cf. Ivanow, *The Rise*, chap. III. Les relations de la fuite du Mahdī, dans l'*Zafār*, diffèrent de celles données par la *Sīrat Ja'far*. Elles sont complexes, mêlées de considérations doctrinales, familiales, successoriales, enveloppées de sous-entendus, et, il faut bien le dire, parfaitement fatidiques pour le lecteur non averti.

al-Ṭayyib, alors nommé Burkūn (Vulcan-Vulcanus ?) (27), destiné au préceptorat d'al-Qā'im, fils du Mahdī; Muḥammad b. Aḥmad b. Zakariyā, le frère du fameux *dā'ī* Abū 'Abd Allāh al-Šī'ī, alors en train de gagner les Kutāma du Maghreb à la cause šī'ite; l'esclave chrétien Abū Ya'qūb al-Qahramān et Muḥammad b. 'Azīza, cousin de notre Ja'far, lui-aussi au service des Imāms. Les femmes de la famille du Mahdī ne feront pas partie de la première caravane, et le rejoindront plus tard. Il laisse à Salamīya sa mère, ses deux filles, deux nièces, 'Umm Ḥabīb, qui fut l'épouse d'al-Qā'im, la femme d'al-Qahramān, sous la garde de Abū Aḥmad Šu'ūk (28), dont le surnom peu flatteur, « gueux, brigand », fut changé en Ja'far par le Mahdī. C'était un cousin de notre auteur, et tous deux se traitaient de « frère ». Ce personnage occupé, nous dit la Šīra, au haut poste de confiance sous al-Mahdī et al-Qā'im (29). Le Mahdī l'envoya en expédition « in the (former) Byzantine possessions in Africa, where he conquered a large town called Wārī, making great wealth for himself from it. » (*trad.* 190). Nous pouvons heureusement compléter ces indications un peu vagues quant à la position géographique de Wārī, par le texte de la chronique d'Ibn 'Idārī (30). « Il (le Mahdī) prit comme chambellans Abū l-Faḍl Ja'far b. 'Alī (c'est notre auteur), Abū Aḥmad Ja'far b. 'Uba'īd (c'est notre Šu'ūk).

L'expédition de Wārī est relatée par I. 'Idārī, avec quelques détails (31).

(27) Ce personnage est appelé Ibn Harka, dans *l'Intādh* (in *The Rise* p. 104). Est-ce un Burkūn arabisé? Le nom dénote probablement un Rōmī.

(28) Ce surnom de *ju'uk*, gueux, mendiant, brigand, homme de sac et de corde, n'était pas très « avantageux ». Notre homme s'en montre digne par son courage d'aventurier et son activité, et toutefois il le tenait d'un des *ju'uk*-s de l'Arabie ancienne, sur lesquels cf. Lammens, *l'Arabie occidentale avant l'Igize*, Beyrouth, 1926, pp. 237 sq.

(29) Comme il mourut sous le règne du Mahdī 'Uba'īd Allāh, il faut entendre qu'il se signala au service d'al-Qā'im encore prince héritier, au cours des expéditions militaires dont son père le chargea. «... serving under al-Qā'im in the Eastern and Western parts of Northern Africa, and was an able and brave man. » (*trad.* Lammens p. 100).

(30) *Bayān*, Leyde 1848, I, Lt. p. 128, *trad.* Fagnoul, p. 220. Une variante, *ib.* p. 190, donne: Ja'far b. 'Alī Allāh.

(31) *Bayān*, I, Lt. pp. 104-105, *trad.* Fagnoul, I, pp. 270-71. Signalons l'erreur de traduction de Fagnoul qui, malgré Fournel et Amari, qu'il cite, place Orta en Sicile, après avoir dirigé contre cette île l'expédition de Ja'far, qui, en réalité, s'exerça contre la Calabre, terme englobant alors chez les historiens arabes la terre d'Orta, où Orta est indiquée sur les cartes actuelles, à un peu plus de 30 km. à l'est de Tarente. Ibn Hauqal, dans son *opus géographique*, éd. J. H. Kraemer, Leyde, 1928, I, p. 200, nous dit que les gens du Maghreb prélevaient sur les habitants de la Calabre un tribut *fiṣya* annuel de plusieurs milliers de dinars. Sur les différents termes ayant désigné tout ou partie de l'Italie, et notamment Langobardia et Calabria, cf. l'article de Seybold: *Analyse Arabo-Italica*, dans le *Centenario Amari*, Palermo, 1910, II., p. 205 sq. Cette expédition est également relatée par la *Chronique de Cambridge*, document important, en partie contemporain des événements sous les années 643-34 [624-25]. Ce texte nous dit qu'une trêve

Elle eut lieu en 924-25. Ja'far le chambellan, cousin de notre auteur, part avec une flotte considérable pour tenter d'attaquer les Chrétiens de Sicile, mais il passe l'hiver dans l'île sans combattre.

En 925, partant de Sicile, il attaque le pays des Rûm, s'empare de Wârî (Oria), massacre 6.000 combattants, fait 10.000 prisonniers, dont un patrice qui se rachète en même temps que la ville pour 5.000 *miqqâl*. D'énormes richesses furent rapportées au Mahdî, qui s'écria, alors qu'on faisait l'éloge du conquérant Ja'far : « Par Dieu, il ne m'a donné du chameau que les deux oreilles ! » Le texte assez discret de notre *Sîra* souligne simplement le fait que Ja'far tira de cette incursion chez les Rûm de grandes richesses pour lui-même.

Signalons enfin une information intéressante : Mûsâ, médecin, d'al-Manşûr, d'al-Mu'izz, et d'al-'Azîz, tous les trois califes après al-Qâ'im, était originaire de cette ville d'Oria (32).

Avec ce futur conquérant, un troisième Ja'far, Abû Ja'far al-Jazarî, *dâ'î* de haut rang, fut lui aussi chargé des femmes laissées en arrière ; ce groupe put d'ailleurs quitter Salamîya avant l'arrivée des Qarmates. Ce Ja'far est sans doute le personnage qu'Ibn 'Idjârî (33) appelle Abû Ja'far al-Hazarî, que le Mahdî, dès son arrivée à Raqqâda, envoie chercher à Tripoli, où il attendait avec la mère du Mahdî. Ce dernier le chargea, dès son arrivée, de gérer le Trésor Public (34).

Ainsi avons-nous pu, grâce à la chronique maghrébine, identifier quelques-uns de ces personnages cités par la *Sîra*, esclaves d'origines diverses, affranchis ou pas encore, auxquels le Mahdî, reconnaissant de leur dévouement dans les heures difficiles, réservera les plus hauts emplois après son triomphe.

fut conclue avec la population de Calabre et que Ja'far prit comme gante un certain ٣٧ = Leone (?), évêque de Sicile, et le préfet de Calabre. Cf. Avari, *Bibl. ar.-islâm.*, IX. ar. Leipzig, 1937, pp. 169-70, trad. I, 263 ; *Storia dei Mus. di Sicilia*, Firenze, 1858, II, p. 171 sq. La ville de Brusaço, restitution Avari d'une graphie arabe mutilée, aurait été prise avant la sanglante bataille d'Oria, qui eut lieu en juillet 925, et laissa des traces dans les chroniques chrétiennes.

(32) Je n'ai pu identifier, parmi les quelques médecins connus des Fatimides d'Ifrîqiya, ce Mûsâ, probablement juif. Ibn Abî 'Asîb'a (*Tabaqât al-A'rab*), le Caire, 1882, II, p. 108. Leclerc, *Hist. Méd. arabe*, 1878) mentionne, parmi les médecins égyptiens, un Juif, Mûsâ ben El-'Azar, qui entra au service d'al-Mu'izz en Egypte. S'agit-il du Mûsâ d'Oria ? Avari signale qu'à la prise de cette ville, un célèbre médecin juif, Donolo Sclabtal (Sabbâtal, je pense), fut fait prisonnier et relâché à Tarante, après rachat.

(33) *Bayân*, I, IX, p. 148, tr. Pagnan, p. 206. Il y a divergence, dans le nom relatif ethnique, quant à la place d'un point, sur ou sous la 1^{re} lettre.

(34) *Ibid.*, IX, p. 158, tr. p. 220.

La caravane se met en route, chacun étant persuadé qu'on se dirige vers le Yaman. Peu après, les Qarmates entraient à Salamiya, pillant et massacrant les habitants, y compris les proches du Mahdi. Les fugitifs arrivent à Damas (*trad.*, 191) qu'ils quittent pour Tibériade. En chemin, le jeune al-Qā'im, fils du Mahdi, fait un caprice et n'a de cesse qu'on ne lui ait acheté un petit chien blanc du Yaman porté par un individu qui en demande 5 dinars. Marchandage, pleurs de l'enfant, intervention du Mahdi; bref, on cède au caprice, car on n'a pas de temps à perdre. Anecdote ingénue, qui est restée dans la mémoire de ce vieux serviteur incapable de supporter des larmes d'enfant. Le lendemain, on arrive à Tibériade. Le *dā'i* local attend la caravane sur la route et prie le Mahdi de continuer son chemin, car le *dā'i* de Damas l'informait par pigeon voyageur (*trad.*, 192) qu'un messenger arrivé à Bagdad le jour même de son départ était porteur d'un mandat d'arrêt contre le Mahdi.

On poursuit alors sur Ramla, où le gouverneur, tout dévoué au Mahdi, se prosterne et lui embrasse mains et pieds. Le Mahdi, le gouverneur, al-Qā'im et le grand *dā'i* Firūz sont à table. Notre Ja'far et deux autres serviteurs attendent la fin du repas. Soudain, le messenger des Abbassides à Damas se présente avec son mandat d'arrêt et signalement du Mahdi. Quelques attitudes et paroles fortes dramatisent la scène. « Mon fils et moi, nous empoignerons leurs têtes par les cheveux, s'écrie le Mahdi, et mes chevaux fouleront les estomacs des fils de 'Abhās ! » Il rassure son hôte. Celui-ci écrit au gouverneur de Damas que l'individu recherché n'a pas été signalé et qu'il prend toutes mesures utiles pour le cas où il ne serait pas encore passé.

Ces scènes me semblent quelque peu schématisées par la mémoire de Ja'far. Il compose certainement son récit, fait crier à haute voix ce qui ne fut sans doute que chuchoté, ou qu'il apprit par la suite, indirectement ou au cours de bavardages. Il fut parfois témoin direct des événements, mais on sait combien, même dans ce cas, les récits postérieurs arrangent la réalité.

On passa à Ramla cette nuit, qui fut illuminée par une pluie d'étoiles filantes. Le Mahdi, son fils al-Qā'im, le gouverneur et quelques autres personnes montèrent sur la terrasse de la maison pour admirer le phénomène. La ville retentissait des cris de la foule qui invoquait Dieu. Ja'far vit le Mahdi presser la main du gouverneur, lui disant que c'était là un

signe de sa haute mission (*trad.*, 193). A propos de cet événement, Ja'far croit se souvenir d'une date, après réflexion : il se produisit en 289, « apparemment, dit-il, au mois de *rajab* = juin-juillet 902. C'est la seule date qu'il nous ait donnée jusqu'ici, et il n'y a pas à s'étonner, pour qui fréquente les chroniques, que ce soit à propos d'un phénomène. Ivanow, en note, suggère qu'un calcul astronomique pourrait sans doute nous venir en aide pour confirmer ou préciser cette date.

Or, sûr de la fidélité des chroniques en ce qui concerne la notation des phénomènes célestes ou atmosphériques, soit parce qu'on y voyait le doigt de Dieu, soit à cause des perturbations qu'ils apportaient parfois dans la vie économique, je me suis reporté à l'année 289 (902) dans le *Bayān* d'Ibn 'Iqārī, et j'y trouve précisément relaté un phénomène semblable observé en Ifriqiya.

« En cette année 289, les étoiles tombèrent en pluie, le 22 *du'l-qa'da* (28 octobre 902). Aussi l'année fut-elle appelée *l'année des étoiles*. Trois noms lui furent donc donnés : *l'année de la justice*, *l'année de l'injustice*, *l'année des étoiles*. J'ajoute que les deux premières dénominations font allusion au prince aglabide Ibrāhīm b. Aḥmad, sanguinaire, mort en octobre 902, auquel succéda cette même année le très juste Abu'l-'Abbās b. Ibrāhīm.

De Hammer Purgstall, orientaliste autrichien, frappé par les mentions de ces phénomènes célestes dans les chroniques arabes, avait lu, le 20 février 1837, à l'Académie des Sciences, une note sur ce sujet, que je n'ai pu retrouver ici, mais qui est vraisemblablement reproduite par sa *Note sur les étoiles filantes* publiée en 1837 dans le « Journal Asiatique » (35), où il signale trois pluies d'étoiles à des dates diverses de l'histoire de l'Is-lām. Celle de 902 y est relatée d'après l'historien espagnol Conde (36), le texte du *Bayān* étant encore manuscrit à cette époque.

Bref, et bien que des pluies d'étoiles aient pu se produire en des lieux et à des moments différents, je suis tenté de croire que cette pluie, si importante qu'elle donna son nom à l'année 289, est bien la même qui frappa tellement les gens de Ramla, cette même année. La légère divergence dans l'indication du mois : juin-juillet au lieu d'octobre, peut être imputable à la mémoire de Ja'far, après plusieurs dizaines d'années. Cette question

(35) *J. A.*, 3^e série, 1837, I, p. 301.

(36) *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Barcelona, 1844, t. II, p. 88.

pourrait paraître secondaire si ce n'était là une des rares bases chronologiques qui nous sont données par les textes pour le départ du Mahdi. Cette date est confirmée par Ibn 'Idârî dans un chapitre sur Sijilmâsa, où elle a échappé à bien des recherches (37).

Revenons au texte (*trad.*, 193) :

Le Mahdi renvoie à Salamiya un de ses compagnons de voyage, Muḥammad b. 'Azîza, et lui ordonne d'ameuter la foule, de l'injurier lui-même, Mâhdi, et d'exciter les insurgés à détruire son palais, de façon à ce que les décombres en recouvrent la pièce d'eau sous laquelle ses richesses sont entassées. Il faudra de même, en prétendant que c'est à son ombre que se prêtait le serment au Mahdi, couper à ras le tronc d'un palmier aux pieds duquel un trésor était enterré.

La caravane quitte Hamla pour l'Égypte (*trad.*, 194). Là commence une autre série d'aventures. On rencontre le dâ'i propagandiste Abû 'Alî, entouré de partisans. Loger chez un hôte connu pour ses idées est dangereux ; le Mahdi s'arrête chez un certain Ibn 'Ayyâs, mais bientôt arrivent les messagers du calife porteurs d'un mandat d'arrêt. Ibn 'Ayyâs dépeint son hôte comme un riche et pieux commerçant hâsimite hors de soupçon. L'individu recherché, dit-il, est déjà reparti pour le Yaman. Mais, en fonctionnaire craintif, se méfiant des espions de Bagdad, le gouverneur désire, pour la forme, arrêter un des suivants du Mahdi, qui sera soumis à la question (*trad.*, 195).

L'auteur du présent récit affirme que c'est à lui-même qu'échoit ce douloureux honneur. Il est probable qu'il fait ce récit à un âge tel qu'il est peut-être le dernier témoin de cette affaire. Il est quelque peu fonetté mais pas trop durement (*trad.*, 195). Remarquons qu'en diverses circonstances, ce sont les domestiques qui payent pour les maîtres. C'est une sorte de préavis. Le seigneur reçoit moralement les coups infligés à ses serviteurs, sa dignité corporelle étant toutefois préservée. On peut d'ailleurs se tromper, et l'erreur, en ce cas, est moins lourde de conséquences.

(37) Cette question a donné lieu de mal à ceux qui s'en sont occupés. Ivanow a émis des aperçus très nets sur ce que je crois être la vérité (*The Rise*, p. 101, note 2), mais il hésite ailleurs (*ibid.*, pp. 70-80 et 87) entre des dates diverses, d'après les affirmations souvent spéculatives de De Goeje. Je ne pense pas, notamment, que Ibn Hâsiqul ait nulle part précisé une date pour cet événement. Ibn 'Idârî, par contre, dans son *Bayân*, I, 214 lx., 209 *trad.*, Fagnon, donne la date de 280 pour l'arrivée du Mahdi en Égypte. Wilsenfeld, qui pose assez rapidement sur ces événements, dans sa *Geschichte der Fatimiden Chalifen*, Göttingen, 1881, l'a relevée en note, p. 10, mais n'y croit pas trop.

Sans doute aussi espérait-on tirer davantage d'un domestique soumis à la question que du principal intéressé, dont la vie ou la liberté sont en jeu.

Quoi qu'il en soit, Ja'far, sermonné d'avance par son maître, n'avoua rien, déclarant qu'ayant terminé ses services, il devait le quitter et retourner chez lui. Effectivement, le Mahdī avait décidé de le renvoyer à Salamīya, pour qu'il y déterre deux jarres pleines de richesses, dont Ja'far seul connaissait la cachette. Il ne devait se montrer qu'à quelques personnes, dont Muḥammad b. 'Azīza, déjà chargé, comme nous l'avons vu, de rendre les trésors enfouis inaccessibles aux pillards. Ja'far devait, au retour, dissimuler les jarres dans des balles de coton. La caravane l'attendrait à Tripoli en Maghreb.

L'auteur nous a dit qu'au départ de Salamīya, tout le monde s'attendait à ce qu'on prenne la route de Yaman. Or, ce rendez-vous à Tripoli révélait soudain, et d'une façon inattendue, l'intention du Mahdī de gagner le Maghreb. La nouvelle désappointa tout le monde; le nom même de Maghreb était détesté. Nous n'avons point à discuter ici de cette aversion à l'égard d'un pays — mais pouvaient-ils alors s'en douter? — où les Fatimides devaient trouver chez les Kutāma, même après leur retour en Orient, le plus sûr soutien de leur puissance. Toutefois, même après leur réussite, les Fatimides ne considérèrent jamais le Maghreb que comme un séjour provisoire, un moyen dans leur existence, dont le but était de revenir en maîtres dans cet Orient qui actuellement les chassait.

De bon matin, Ja'far part pour remplir sa mission à Salamīya. Il ne fut donc pas témoin des événements qui suivirent, dont il nous donne le récit, sans doute d'après ce qu'on lui raconta à son retour. Ici se place le récit de la trahison du *dā'i* principal Firūz, déçu par la direction que le Mahdī avait décidé de prendre (*trad.*, 196). Apparenté par le mariage de sa fille au *dā'i* d'Égypte, Abū 'Alī, qui insistait pour accompagner le Mahdī, Firūz, la veille du départ pour le Maghreb, abandonna son maître et s'enfuit vers le Yaman, où il prit contact avec le *dā'i* local bien connu Ibn Ḥawṣab (38), qui avait envoyé Abū 'Abd-Allāh le Šī'i en mission chez les Kutāma.

(38) Il faut vérifier l'identité des personnages désignés par ce texte avec la plus grande attention. Abū 'Alī, Ibn Ḥawṣab, est connu dans notre texte, et ailleurs, sous le nom de Abū 'Alī-Qāsim b. Farāb, surnommé *Manjūr al-Yaman*. Il est probable que des désignations intimes, surnoms,

Firûz se déclare envoyé par le Mahdî, annonce l'invasion de l'Égypte par les troupes du Maghreb et impressionne son hôte, qui le reçoit avec les plus grands égards. Je ne sais si cette annonce d'une conquête de l'Égypte par des troupes maghrébines est une invention de Firûz ou si le Mahdî en avait entretenu son entourage pour lui donner quelque espoir de retour. Firûz, sachant bien que sa trahison ne tarderait pas à être découverte, suborna un serviteur de son hôte (*trad.* 197). Prévenu à temps de l'arrivée d'un message du Mahdî exigeant sa mise à mort, il put s'enfuir et rejoindre un certain Ali b. al-Faql al-Jayšânî (39), qu'il poussa à la rébellion. Le *dâ'i* fidèle, Abu l-Qâsim (Ibn Hawšab) les attaqua, le battit, et les mit à mort.

Ces événements sont racontés différemment par l'*Iftitâh ad-da'wa*, qui, comme le souligne Ivanow, s'adresse à un public beaucoup plus large que celui auquel s'adresse la *Sirat Ja'far*.

Je crois que le Mahdî avait jusqu'ici affirmé qu'il allait au Yaman parce qu'il connaissait la répulsion de son entourage pour le Maghreb et qu'au départ il risquait de se voir abandonné. Le fait que des Kutâmu lui avaient été envoyés à Salamiya et l'accompagnaient, comme nous le verrons plus loin, ne laisse guère de doute sur ses projets. Il hésita peut-être avant de se mettre en route, mais, certainement prévenu de la bonne marche de ses affaires en Maghreb, il prit sans hésiter le chemin de l'Ouest. La raison de sa détermination, donnée par l'*Iftitâh ad-da'wa*, à savoir qu'il renonçait à se rendre au Yaman parce que la situation y était troublée par suite de la fuite de Firûz, ne me paraît pas essentielle, car on eût vite fait, d'après le texte de la *Sirat Ja'far*, qui ne donne, il est vrai, aucune date pour ces événements, de maîtriser le rebelle.

W. Ivanow a étudié le cas de quelques *dâ'i*-s rebelles et notamment celui de Firûz (40), sans conclure nettement. En réalité, ainsi que je l'ai dit plus haut, le Mahdî ne tira point à pile ou face; les raisons qui l'appelaient au Maghreb étaient trop sérieuses et le terrain depuis trop longtemps

appellations symboliques, pseudonymes, différents de ceux que nous transmettent des textes sunnites ou destinés au public, ont contribué au caractère varié, souvent flou et parfois très incertain, des noms de personnes dans l'histoire ismaélite. Nous savons combien, en période de secret et de danger, fleurissent les appellations destinées à dérouter les recherches.

(39) Cf. le texte de *Iftitâh ad-da'wa*, assez peu clair, dans ce passage, in *The Rise*, trad. Ivanow p. 223, et sa note 1, qui débute la plus grande incertitude quant à l'identité de ce personnage.

(40) *The Rise*, p. 32 sq.

préparé pour que l'on subordonne sa détermination à des mobiles secondaires. Il est exact, toutefois, qu'après son départ de Salamiya, le Mahdī pouvait choisir entre le Maghreb ou le Yaman, pays vigoureusement travaillés par sa propagande. Le Yaman était un centre d'où Ibn H̄awṣab envoyait, en cette fin du 9^e siècle, et début du 10^e, des missionnaires un peu partout dans le monde islamique, et en contrôlait l'activité.

Nous ne pouvons prétendre aujourd'hui, à plus de 10 siècles des événements et sur des textes réticents ou divergents, expliquer entièrement les déterminations intimes qui poussèrent tel personnage à se décider dans telle alternative; mais, en dehors des impondérables et des caprices personnels, dont le rôle est plus ou moins grand selon le caractère du personnage étudié, l'étude des faits positifs et la logique appuyée sur ces faits, étaient, dans la mesure où la documentation est suffisante, des hypothèses vraisemblables.

L'étude sommaire des événements en Syrie et au Maghreb, à cette époque précise, nous aident à préciser les circonstances qui conditionnaient cette aventure, et peut-être sa chronologie, si mal connue et si contestée. Nous avons admis, avec la *Sirat Ja'far*, Ibn H̄ammāl et Ibn 'Idārī, la date de 289 [902], en été, ou au début de l'automne, pour le départ de Salamiya. Des confusions dans le nom des deux califes qui, probablement l'un et l'autre, ordonnèrent des recherches contre le fugitif, n'ont point facilité cette chronologie. Le calife al-Mu'tadid, mort le 22 *rabī'* II 289 [5 avril 902], a pu lancer des mandats d'arrêt contre le Mahdī suspect, soit avant, soit après sa fuite (41). La plupart, cependant, émanent d'al-Muktafi, qui monta sur le trône le 5 avril 902. Ibn H̄aldūn et quelques autres, ont, comme cela arrive fréquemment chez des gens portant beaucoup de choses dans leur tête, pour des événements rapprochés et des noms ayant quelque similitude de consonnance, confondu l'un et l'autre calife dans tel passage et rétabli la vérité quelques chapitres plus loin. Leurs œuvres ne sont souvent que des brouillons, parfois non relus. Pas d'édition imprimée, à cette époque, avec épreuves revues et corrigées plusieurs fois, bon à tirer, critiques des érudits pour des éditions postérieures

(41) Étant donné la date du décès d'al-Mu'tadid, en avril 902, il est possible que le gouverneur turc de Salamiya destitué par les intrigues des *dā'īs* à Bagdad, ait eu affaire successivement à al-Mu'tadid et à al-Muktafi, dans son intervention contre le Mahdī. Peut-être même ce personnage fut-il destitué par le premier, et remis en place par son successeur, cf. *Sirat Ja'far* in *Le Riāq*, p. 168.

plus correctes. Pas même de commentaires pour ces œuvres historiques. Les chroniqueurs postérieurs reproduisent la plupart des lapsus sans les corriger, ou les corrigent mal et souvent en font quelques autres, à quoi vient s'ajouter l'inattention, l'ignorance, ou, ce qui est pire, la prétentieuse compétence des copistes. A quoi s'ajoutent encore les opinions diverses et contradictoires des orientalistes. Dans le cas présent, De Goeje accuse De Slane et Wüstenfeld d'avoir « levé l'anachronisme d'Ibn Haldūn » à tort (42). Je pense, quant à moi, que De Slane avait raison, tout en suivant De Goeje, quand il donne comme date limite pour le départ du Mahdi l'année 289 [902] (43).

Un autre point controversé, c'est la durée probable du séjour du Mahdi en Égypte. Un aperçu des événements qui se déroulaient alors dans ces régions du Proche-Orient nous permettra de situer cette aventure. J'ai dit plus haut que l'Égypte, sous les Tūlūnides, était à peu près indépendante du califat, après que ces princes eurent annexé la Syrie, entre 868 et 878, contre le paiement d'un tribut annuel. Il serait curieux de savoir ce que pouvaient penser les Ismā'ilites des luttes qui opposaient Tūlūnides et Abbassides, mais je n'ai trouvé aucun renseignement à ce sujet. Il serait toutefois vain de supposer que l'un ou l'autre des partis leur accordait quelque préférence ou qu'eux-mêmes étaient intéressés au triomphe de l'un d'eux (44).

Il est probable que les Tūlūnides nouveaux venus dans l'histoire islamique, n'avaient point les mêmes raisons d'hostilité contre les Šī'ites que la dynastie officielle, encore que les Fatimides dussent se révéler plus tard intransigeants, même à l'égard de leurs frères de lait Qarmates.

La fuite du Mahdi, vers le milieu de 902, coïncidait avec l'invasion qarmate de la Syrie, le déclin de l'administration tūlūnide dans ce pays et l'envoi de troupes abbassides à Damas. On sait que, montant de Haute-Mésopotamie à la tête d'une troupe de Bédouins, Zakrūya pénètre en Syrie,

(42) *Mémoires d'histoire et de Géographie orientales* n° 1, *Les Carmathes du Bahrēin et les Fatimides*, par De Goeje, Leyde, 1866, p. 63.

Je serai oisiver si qu'Ibn Hamaq, autant que la belle et inconfortable édition de J. H. Kramers, dépourvue d'index, me permet de le supposer, n'a précisé nulle part la date du départ du Mahdi pour le Maghreb, ainsi que pourrait le laisser croire une phrase d'Ibnow (*The Rise*, p. 70), d'après De Goeje, *op. cit.*, p. 63, qui est un déroulement de très subtiles déductions.

(43) *Les Carmathes du Bahrēin*, pp. 40 et 63.

(44) *L'Fatīde al-Imām*, trad. Ibnow, p. 104 In *The Rise* rapporte qu'on prévint le Mahdi, à Salamiya, qu'il allait être dénoncé aux Tūlūnides comme ennemi de la religion.

bat le préfet tûlûnide de Damas, Tuğj ben Juff. Les Qarmates investissent Damas et battent l'armée tûlûnide envoyée pour débloquer la ville. Leur chef Zakrûya tombe dans la bataille (45), mais les Tûlûnides sont défaits et les Abbassides interviennent pour rétablir l'ordre. En décembre 903, les Qarmates, qui avaient pillé les villes de Syrie, sont battus par le général abbasside Muḥammad ben Sulaimân. Le prince tûlûnide Hârûn ben Humârawayh est assassiné par les siens le 30 décembre 904. Muḥammad ben Sulaimân s'empare de Fosṭât et met fin à la puissance tûlûnide en janvier 905 (46).

Le Mahdî, informé de tout ce qui se passait ou allait se passer, put fuir à temps l'invasion qarmate et l'invasion abbasside. Il arriva en Égypte fin 902, en pleine crise, et profita certainement de cette situation troublée pour passer inaperçu et bénéficier de complicités, au milieu du relâchement général provoqué par la chute des Tûlûnides. Des auteurs importants (47) déclarent que le Mahdî fut soumis, en Égypte, aux investigations du gouverneur 'Isâ an-Nûsârî. D'après al-Kindî (48), 'Isâ an-Nûsârî entra en Égypte en jumâd II 292 [avril 905] et décéda en 297 [909], après 5 ans de pouvoir. Al-Kindî mentionne, durant ses fonctions, le passage de l'émir aghlaide vaincu Ziyâdat Allâh, en ramadân 296 [908]. Il n'y est malheureusement pas question du Mahdî, non plus que dans les pages qui précèdent consacrées à la chute des Tûlûnides, au gouvernement éphémère de Saïhân ben Aḥmad en 282 et au séjour du général abbasside vainqueur Muḥammad ben Sulaimân (rabî' II 292) qui « relâcha les prisonniers, apaisa les gens », fit la *ḥuṣba* en l'honneur du calife al-Muktall,

(45) Signalons à propos de sa mort que Yahyâ ben Zakrûya fut tué par un engin incendiaire à base de pétrole (*naff*), qui brûla victime et meurtrier. Cf. Talari, *Ta'riḥ*, éd. Cairo, 1939, t. VIII, p. 215; *Jaridat*, trad. Ivanow, in *The Rise*, p. 109 : « ... an explosive missile of naphtha was thrown by some one, and it burnt the murderer, the murdered, and the scheinful. » Aïnal, comme cela s'est d'ailleurs souvent produit avec nos modernes grenades, le lancement de projectiles eugins au cours d'une mêlée, n'était pas sans danger pour le lanceur et ses voisins.

Cf. sur la question l'article de M. Canard *Textes relatifs à l'emploi du feu grégeois chez les Arabes*, in *Bull. Et. Arabes*, 6^e année, N° 28, pp. 3 à 7.

(46) Les luttes entre le gouverneur Tuğj ben Juff, nommé par Ibn Humârawayh et les Qarmates, ont été étudiées par Ivanow, *op. cit.*, p. 80 sq. Tabari leur consacre un chapitre de son *Ta'riḥ*, t. VIII, *op. cit.*, p. 214 sq.

(47) Ibn al-Ajir (*Annales*, 288); Ibn Haldûn (Berbères, II, 518); Magrîzî, *passim*; Alûl-Pidâ' (*Ta'riḥ*, II, 63); Ibn Suddîd in *Muḥaffa* d'al-Magrîzî, *op. cit.* 68. Signalons qu'al-Muḥabbîh, écrivain au service du calife fatimide al-Ḥâkim dont l'œuvre est encore manuscrite place l'arrivée du Mahdî en Égypte sous les événements de l'année 291 (903-904) in *Muḥaffa*, trad. Pagnan, *op. cit.*, p. 60. Alûl-Pidâ' dans son *Ta'riḥ*, éd. Cairo, 1325. II, p. 62, écrit bien clairement que les affaires du Mahdî s'élevèrent sous le règne d'al-Muktall; recherché, il s'enfuit, et eut des démêlés avec an-Nûsârî en Égypte.

(48) *The governors and judges of Egypt*, éd. H. Guest, Leyde, 1912, p. 328.

procéda à des remaniements dans le personnel administratif qu'imposait la chute des Ṭūlūnides, dont il élimina rapidement les partisans. Le gouverneur Nūšārī est enfin nommé en *jumāda* II 292.

'Arīb (49) écrit : « [Le Maḥdī] partit en Egypte, où il fut recherché. Muḥammad ben Sulaimān s'en empara, lui prit de l'argent et le relâcha (50). Je pense que ce général qui venait de combattre les Qarnates en Syrie a fort bien pu être tenu au courant de la fuite du Maḥdī. Il prit Fosṭāṭ en janvier 905, et, connaissant la richesse et la générosité intéressée du Maḥdī, il est presque naturel, dans ces milieux et à une époque aussi trouble, qu'il ait, lui aussi, désiré en bénéficier (51). La prise de contact avec le gouverneur an-Nūšārī dépend de la date adoptée pour l'arrivée du Maḥdī à Sijilmāsa. D'après Ibn 'Iḡārī (52) le Maḥdī se trouvait à Sijilmāsa en 292 [905]. La date 296, donnée par Ibn Ḥammād (53), est sans doute une erreur de copiste, le 2 et le 6 pouvant se confondre facilement en caractères arabes.

Ainsi, il est tout à fait possible que le Maḥdī, arrivé à Sijilmāsa en fin 905, ait eu, avec le gouverneur an-Nūšārī, qui entra en avril 905, les démêlés dont nous ont entretenus divers historiens, et dont le récit détaillé semble empreint de développements légendaires. La relation la plus complète semble bien être celle d'Ibn Ṣaddād, utilisée par Ibn 'Iḡārī et al-Maqrizī (54). Nous n'insisterons pas sur ces détails, qui diffèrent d'ailleurs

(49) *Šiḡat ta'rib al-Ṭabarī* (op. cit., t. VIII, *Šiḡa*, p. 36.)

(50) De Goeje, *Corinthæ*, pp. 64-65, qui suit subtilement un fil qui ne semble pas être celui d'Arīb, rejette tout contact entre le Maḥdī et Muḥammad ben Sulaimān ou an-Nūšārī.

(51) Il est difficile de déterminer, dans le texte de *Fijrī*, trad. Ivanow p. 225, t. 4, la *The Rise*, à qui s'adressent les termes de *šāhib Miṣr*, d'une part, et de *ʿamīr* d'autre part, auxquels est envoyé l'ordre d'arrêter le Maḥdī. L'Égypte était alors donnée par le calife, en sponage, à un personnage qui n'y résidait pas (est-ce notre *šāhib* ?) et qui déléguait son pouvoir à un préfet (le *ʿamīr* du texte ?). Il est d'autre part possible que certaines villes, comme Alexandrie et Iṣṣāq, aient constitué des sous-préfectures indépendantes du préfet d'Égypte.

(52) *Dayn*, t. 174, trad. 187.

(53) *Histoire des rois 'Obaïdites*, éd. Vanderheyden, t. 7, trad. 18. Je mets d'autant plus volontiers à un 2 pour un 6 que la date de 7 *du* *l-ḥijja* accompagnant l'année, me paraît tout à fait vraisemblable par rapport aux événements. Ivanow semble admettre cette date pour l'arrivée à Sijilmāsa (*The Rise*, p. 67, *Resümee* : 292 = 905 et non 904, comme il l'indique, cette année commençant le 13 novembre 904, et l'événement se plaçant « by the end of 292 »). Wustenfeld, dans sa *Geschichte*, p. 10, signale cette date et note : il rejette la date de départ de Salamya, donnée par Ibn 'Iḡārī, en 289, à cause de la prise de contact avec an-Nūšārī. Je me demande pourquoi le Maḥdī n'aurait pas pu rester trois ans en Égypte, bénéficiant d'un inconnu relatif, au lieu de passer ces trois ans en Syrie, où il était sans doute beaucoup plus vulnérable. C'est une banalité de constater aujourd'hui combien, en période de troubles, les fuites et séjours en terre étrangère ont sauvé de gens qui eussent disparu en restant sur place !

(54) Ibn Ṣaddād (scraps, 1145) in *Muqaffa* de Maqrizī, op. cit., p. 68 sq. ; Ibn al-Aḡfir, *Asma'ia*, p. 248, t. 1, VIII, p. 14-15. Maqrizī semble avoir suivi et résumé ce dernier, ou leur source commune, in *Iḡāq*, II, p. 101.

de ceux rapportés par Ja'far dans sa *Sira*. Ja'far ne nous raconte (pp. 194-95), que des démêlés, sans grosses difficultés et, dès leur arrivée en Egypte, avec un gouverneur qu'il ne nomme pas. Il ne peut donc s'agir d'an-Nūsari, Ja'far ayant d'autre part rebroussé chemin jusqu'à Salamya, puis rejoint le Mahdi en Tripolitaine, n'a probablement pas été le témoin des dernières difficultés avec Nūsari.

Les récits des entrevues du Mahdi avec les gouverneurs chargés de l'arrêter diffèrent peu. Le Mahdi s'en tire toujours, soit par son service de renseignements, qui le prévient à temps pour qu'il puisse fuir utilement, soit par ses protestations et parfois ses appels à la justice divine. Les gouverneurs font preuve d'une hésitation bienveillante; leurs scrupules, souvent tardifs, semblent avoir été atténués par de fortes sommes d'argent. A part quelques détails trop riches dans une mise en scène parfois dramatique, les faits n'ont pas dû différer, en gros, de ce qui nous est raconté. Certains menus détails ont probablement leur origine dans de petites histoires que la mémoire des hommes retient plus facilement que des faits trop généraux (55).

Il semble, dans l'étude chronologique de ces événements, que l'on n'ait pas jusqu'ici tenu compte avec assez de détails et de précision de ce qui se passait en Maghreb relativement aux chances de succès de l'ismâ'ilisme, et des répercussions probables des faits maghrébins sur les décisions du Mahdi. Nous savons que le service des renseignements ismâ'ilite fonctionnait au moins aussi bien que celui du calife, par son caractère secret, et par la fidélité des adeptes qui constituaient cette minorité souffrante mais gonflée d'espairs, au milieu d'un régime qui ne cherchait plus qu'à se maintenir.

Où en était, vers 901-902, l'action ismâ'ilite chez les Kutāma ? Sous l'année 289 [902], Ibn 'Iḡārī (56) déclare que « l'affaire du missionnaire Abū 'Abd Allāh était en bonne voie (*istaqūma 'amruhu*) chez les Kutāma. La première ville forte aghlabide, Mila, tombait aux mains du dā'i, après

(55) L'histoire rapportée par Ibn al-Aḡlir, *Annā'it*, p. 289, tx. t. VIII, 14-15, d'après laquelle au moment où le Mahdi échappait à Nūsari, il fut obligé de revenir sur ses pas pour chercher un chien de chasse que son fils avait perdu et qu'il réclamait en pleurant, est certainement la suite, de celle que nous raconte Ja'far, lorsque, la caravane ayant quitté Dummus, le fils du Mahdi est le caprice d'acheter un jeune chien. (Cf. ci-dessus et *Sira* p. 191). Il s'agit probablement de la même bête, ou d'un thème semblable, avec transposition dans le temps et l'espace. Le plus curieux est que la première aventure soit donnée par un texte ismâ'ilite et l'autre par des textes aghlabides. Il y a probablement eu des interférences extrêmement complexes.

mars, ou peut-être juin 902 (57). Je pense que c'est à la suite de cette victoire que, comme le dit Ibn al-Aṣṣir (58), où les historiens postérieurs semblent avoir puisé leurs informations, « Abū 'Abd Allāh envoya au Mahdī des hommes de la tribu des Kutāma du Maghreb, pour l'informer des succès que Dieu leur avait accordés, et lui dire qu'ils l'attendaient. » Peut-être même ces envoyés kutāma restèrent-ils sur place; peut-être sont-ils ceux qui, selon l'information de la *Šraḥ Ja'far*, accompagnaient le Mahdī dans sa fuite, et, à Tripoli, se détachent du groupe pour accompagner Muḥammad ben Aḥmad, frère du dā'i Abū 'Abd Allāh vers Qairouan. Le texte de la *Šra* nous dit bien qu'il s'agit de Kutāma qui avaient été envoyés à l'Imām, à Salamiya (59). La prise de Mita, en juin 902, rapportée au Mahdī doit l'inciter à gagner l'Égypte, où, grâce au désordre provoqué par la disparition des Ṭūlūnides, il put attendre, dans une position peut-être inconfortable théoriquement, mais assez aisée, matériellement, au milieu de son petit entourage de domestiques dévoués et de dā'i-s fidèles, disposant de grosses sommes d'argent, qui le couvraient efficacement. Bien renseigné sur les événements, il attendait.

Vers la fin de 982 le dā'i maghrébin et ses kutāma subissent quelques revers et se retirent à l'intérieur des montagnes. L'armée uḡlābi'ite, épuisée par les difficultés du pays, évacue le territoire kutāma. L'arrivée de l'ag-

(57) Vonderheyden, *op. cit.*, pp. 200-01; Fournel, *Les Berbères*, II, 50; Ibn Ḥaldūn, *Berbères*, trad. De Slane, II, 515, sans date.

(58) Ibn al-Aṣṣir, *al-Kāmil*, Le Caire, 1901, t. VIII, p. 14. Cette information est répétée par Maqrīzī, *Ḥiṣṣ*, II, 101; de Sary, *Chréonothé* (Extrait de Maqrīzī), II, 114; Ibn Ḥaldūn, *Berb.*, II, 515, sans précision de date. La traduction de Slane de ce passage laisse entendre que c'est au moment où Muḥammad al-Ḥabīb légua l'imāmat au Mahdī, que le dā'i Abū 'Abd Allāh lui envoya ses informateurs (II, 515). Le texte arabe du *Tārīḥ*, III, 392 est beaucoup moins précis, à ce sujet, que la traduction, qui peut induire en erreur. Je le rétablis ainsi: « Quand Muḥammad al-Ḥabīb mourut, et qu'il eut transmis l'imāmat à son fils 'Uṣūb Allāh, lui disant: « C'est toi, le Mahdī, et, après moi, tu émigreras très loin, et tu auras à subir de rudes épreuves. », 'Uṣūb Allāh prit le pouvoir; sa cause se répandit, et Abū 'Abd Allāh le Šā'i lui envoya des Kutāma... etc... ». La phrase soulignée est ajoutée dans la traduction de Slane, qui, par contre, ajoute la suivante, qui n'est pas dans le texte: « Quand la nouvelle de cet événement parvint aux missionnaires qui se trouvaient en Éthiopie et en Yunnan. »

Sous réserve de variante improbable de ma, je pense que de Slane a quelque peu composé sa traduction en rétablissant des sous-entendus « logiques », mais prêtant à une fautive interprétation chronologique. Somme toute, ce n'est pas au reçu de la nouvelle de la transmission de l'imāmat que le dā'i envoya des Kutāma au Mahdī, mais ce fut peut-être bien longtemps après. C'est là un détail, mais important pour la chronologie.

On se référera, pour la question interne de la transmission de l'imāmat, à l'étude très documentée d'Ivnow, in *The Rise* p. 27 sq. Ce dernier note, en quelques lignes, l'importance qu'eurent peut-être les succès du dā'i maghrébin sur les décalons du Mahdī, mais il glisse trop rapidement sur cette hypothèse (*ibid.*, p. 87).

(59) *Šraḥ Ja'far in The Rise*, trad. et note Ivnow p. 198, qui signale que l'information est citée dans l'*Ḥiṣṣ*, *ibid.* p. 101, sans donner de référence.

labile Ziyādat-Allāh au pouvoir, sa débauche et ses crimes, les succès de propagande du *dā'i* à Ikkān sonnent le glas de la dynastie aghlabide en Ifriqiya. « Ce fut vers cette époque, nous dit Ibn Ḥaldūn (60), qu'Abū 'Abd Allāh annonça la prochaine apparition du Mahdī ». Ce dernier se trouvait alors en Egypte, et le *dā'i* ne l'ignorait certainement pas. En 904, ce dernier s'empare de Sétif et reprend Mila. En 905, le *dā'i* remporte sur Ibrāhīm ben Ḥabaṣī, commandant une armée aghlabide de 40.000 hommes, une victoire complète près de Bellezma. Ce fut, pour les Kutāma, le premier grand pillage, et ils en profitèrent. Ils poursuivirent l'ennemi, firent main-basse sur toutes les richesses : armes, selles garnies d'argent, mors dorés, se vêtirent de soie et se ceignirent de sabres garnis de pierres (61). La plupart des historiens (62) nous disent que la nouvelle de cette victoire fut portée au Mahdī, à Sijilmāsa, par quelques messagers kutāma, « avec beaucoup d'argent ». La bataille eut lieu en 905. Un détail en Ibn al-Aṣīr, nous disant qu'avant la rencontre al-Ḥabaṣī prit ses quartiers à Constantine durant six mois, nous permet de supposer qu'elle eut lieu au cours de l'été 905. Les démêlés probables du Mahdī avec le gouverneur d'Egypte an-Nūṣarī exigeant sa présence dans ce pays, en avril 905 ou postérieurement, rien ne s'oppose à ce qu'il se soit trouvé, dans le second semestre de cette même année, à Sijilmāsa pour y recevoir la nouvelle de cette victoire des Kutāma.

Ainsi, la chronologie des événements se résumerait de la façon suivante : Départ du Mahdī, de Salamīya, été-automne 902. Arrivée en Egypte : fin 902. Séjour en Egypte, et rapports avec Muḥammad ben Sulaimān et 'Isā an-Nūṣarī. Départ pour le Maghreb : été-automne 905, le Mahdī se trouvant à Sijilmāsa au moment où on lui annonce la victoire des Kutāma à Bellezma (63).

Nous reprendrons l'étude de ce texte dans un prochain article, au moment où le Mahdī quitte l'Egypte pour le Maghreb, sur lequel il va jouer la destinée de l'ismā'ilisme.

ALBERT GATEAU.

(60) *Berbers*, II, 515.

(61) Ibn 'Idārī, *Bayān*, I, t. 133 ; trad., 164.

(62) Ibn 'Idārī, *Bayān*, I, t. 134 ; trad., 167 ; I. Aṣīr, *Annales*, 292 ; I. Ḥaldūn, *Berbers*, II, 517 ; Maqrīṣī, *Iktifā'*, II, 161.

(63) Wüstefeld, dans sa *Geschichte der Fatimiden-Chalifen*, glisse rapidement sur ces événements, presque sans dates, sauf dans sa note 1, p. 16, assez peu claire. Pourcel, par contre, dans ses *Berbers*, t. II, s'appuyant sur les documents déjà nombreux dont il disposait, a donné une chronologie à peu près exacte des événements. Vonderheyden, suivant les mêmes sources, a donné un exposé méthodique, et suffisamment détaillé, de l'invasion des Kutāma en Ifriqiya.

LES OASIS DES LEKTAOUA ET DES MEHAMID

Institutions Traditionnelles des Draoua (1)

SOMMAIRE

	Pages
I. INTRODUCTION	399
II. POPULATION : Ait Dra	402
Beni Mehammed	401
Ait Atta	401
Aarib	408
Marabouts et Chorfa	408
Esclaves	410
Israélites	413
III. LANGUE	414
IV. COUTUME	415
V. TERRE ET HABITAT	417
VI. PROTECTION	420
VII. CONCLUSION	426

Nous remercions vivement les Directeurs d'Etudes de l'I. H. E. M., en particulier MM. G.-S. Colin et R. Montagne, qui ont bien voulu revoir le texte de cet exposé.

M. Jacques Meunié a grandement contribué à la mise au point de cet article, notamment en ce qui concerne les plans et planches photographiques.

Le rendu des plans et de la carte a été exécuté par les dessinateurs de l'Inspection des Monuments Historiques, à Rabat, selon les directives de M. Jean Meunier. (Rabat, le 15 novembre 1947.)

(1) Communication faite à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, Rabat, 28 mars 1946.